Document généré le 23 avr. 2024 11:53

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Entretien avec Aharon Amir

André Payette

Volume 14, numéro 4-5 (82-83), 1972

Littérature d'Israël

URI : https://id.erudit.org/iderudit/60230ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)
1923-0915 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce document

Payette, A. (1972). Entretien avec Aharon Amir. *Liberté*, *14*(4-5), 189–204.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1972

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Entretien avec Aharon Amir

La littérature israélienne n'a pas commencé au moment où l'Etat d'Israël est né. Avant 1948, il y avait une littérature d'expression hébraïque et qui était connue dans le pays.

— La littérature hébraïque moderne, d'une part, est la continuation d'une littérature très ancienne qui a ses racines classiques dans la Bible ; mais, d'autre part, elle se fait aussi sous nos yeux. Les jeunes créateurs, qu'ils soient des écrivains ou des gens de théâtre ou bien des poètes, sont des gens nés avec le théâtre hébraïque, avec la littérature hébraïque, avec la poésie hébraïque modernes.

Voulez-vous dire par là que les jeunes créateurs d'aujourd'hui sont nés de toute la tradition hébraïque ancienne ?

— Partiellement oui. Ce qu'on apprenait à l'école, c'était surtout la Bible et puis la littérature post-biblique d'expression hébraïque de coloration religieuse orthodoxe, plutôt traditionnelle. Mais en même temps c'étaient des gens formés dans la vie moderne quoique un peu provinciale, dans cette province qui était le *mandat britannique,* la Palestine, qui étaient forcément assez coupés du grand mouvement, d'esprit et de culture d'Europe et d'Amérique, qui étaient aussi intimement liés à leurs expériences quotidiennes du pays, avec ses problèmes et ses événements, ses luttes et ses guerres. Mais il faut ajouter que c'étaient au fond des gens qui se sentaient commencer de rien, qui n'avaient pas de base, à vrai dire, et qui, en large mesure, créaient de toute pièce.

Est-ce que Agnon qui a remporté le Prix Nobel en 1966 appartenait à ce genre de littérature d'avant la création de l'Etat d'Israël?

— Puisque vous êtes québécois, je peux vous tracer peut-être un parallèle qui vous semblera logique : dans une certaine mesure, cette littérature juive d'expression hébraïque était pour nous, que nous l'admettions ou pas, comme la littérature française pour les Québécois. Si on parle de la création d'une nouvelle littérature québécoise, il faut se fonder sur le Québec, sur ses traditions et même son parler et tout le reste ; tandis qu'on peut quand même se remplir d'expériences séculaires de la littérature, de la création littéraire française, mais ce n'est pas ça ce qu'on va appeler la littérature québécoise. C'est pareil chez nous. Il y a une littérature hébraïque de vaste envergure et de vaste tradition, mais la littérature israélienne, c'est ce qu'on a créé ou commencé à créer il y a trente ans à peu près.

Est-ce que Agnon appartient à la littérature israélienne?

— Dans l'ensemble on ne peut pas nier qu'il a et qu'il aura une influence assez sensible sur cette littérature qui se crée dans le pays et par cette génération. Mais, à la fois, il y a quand même une rupture énorme : dès qu'il est mort, on a à peine envisagé une continuation de son oeuvre. C'était un homme qui s'occupait surtout de sujets d'histoire récente du judaïsme, des motifs de la culture et de la vie spirituelle des juifs de la diaspora, quoiqu'il s'habituait merveilleusement bien aux nécessités du pays et à son climat social et culturel. Mais, c'était ça sa vie : il puisait de ce puits énorme de traditions juives. Tandis que pour nous, pour la plupart des gens, des jeunes qui écrivent et qui créent en Israël, ça n'a presque aucun sens du tout. Donc, on l'admire pour sa force littéraire, pour sa force artistique. C'est si vous voulez, un peu comme admirer Thomas Mann ou Proust.

C'était de l'hébreu traditionnel qu'il écrivait, de l'hébreu classique.

— Oui, tout à fait. Même plus que classique parce qu'il a créé vraiment un style merveilleux à lui, qui était tout à fait

propre à lui, qui était basé sur le folklore de l'Europe de l'Est d'il y a 100 ou 200 ans, mais qui collait presque nullement à la réalité israélienne d'aujourd'hui.

A quel moment peut-on situer la naissance de la littérature israélienne d'aujourd'hui ?

— Celui qu'on peut nommer doyen de cette jeune littérature qui a déjà 53 ans s'appelle Isaar, il a commencé à publier en '39-'40. C'est de lui qu'on peut effectivement dater cette naissance de la nouvelle littérature hébraïque.

Est-ce que c'est une cassure avec l'hébreu classique, l'hébreu traditionnel, comme langue ?

— Là aussi il faut souligner que ce sont des gens qui écrivent dans la langue qu'ils parlent, tandis que la vieille génération pensait en yiddish, en allemand, ou en russe. Elle savait à fond la langue biblique, tous les sous-langages hébraïques qui se développaient et qui évoluaient à partir de la bible mais qui, quand même, se sentait plus à l'aise dans le yiddish, dans le russe, dans l'allemand. Pour ces gens, jusqu'à leur mort, leurs paysages de naissance, de jeunesse, le paysage qui leur était le plus proche, c'était toujours celui de l'Ukraine ou de la Pologne ou de l'Allemagne, du pays de leur enfance.

Est-ce qu'ils étaient, en quelque sorte, en état de cassure avec ce qui se faisait ici ?

— Tout à fait. Parce que même ces grands écrivains qui ont été lus à l'école, ils arrivaient à peine à toucher l'esprit de ces jeunes gens qui les étudiaient. Ce qui aggravait la situation c'était aussi le fait que les instituteurs eux aussi étaient surtout d'origine d'Europe de l'Est, qu'ils se sentaient très proches de ces écrivains-là, mais qu'ils étaient tout à fait coupés par leur mentalité de la jeune génération à qui ils enseignaient.

Est-ce que les jeunes écrivains d'aujourd'hui utilisent une langue tout à fait différente de la langue ancienne ?

— Tout à fait, parce que, assez souvent, c'est tout à fait la langue parlée, presque l'argot de la rue. Et même si ce

n'est pas ça, c'est quand même quelque chose qui coule assez aisément et qui, dans la plupart des cas, et de plus en plus, se fait comprendre par les jeunes gens de quinze ans sans trop d'effort. Tandis que lire Agnon c'est déjà un effort même pour celui qui a fait son bachot et qui est même passé par l'université.

Est-ce qu'on peut dire qu'au niveau du contenu, la littérature israélienne a également connu une cassure avec le passé ?

— Ce sont surtout les sujets, l'atmosphère. Si Agnon s'occupe des souvenirs de son enfance, même des souvenirs de ses grands-parents et de toute la communauté juive européenne d'il y a des siècles, pour les jeunes d'ici, à la rigueur s'ils cherchent à faire un roman historique, ils puisent dans les sources de l'histoire de ce pays d'il y a 2,000, 3,000 ans même. D'ailleurs ils préfèrent une pièce sur David et Salomé ou sur le roi Salomon et ses histoires de femmes.

Ce que je comprends, c'est que les schèmes anciens restent fondamentaux mais ils sont exprimés dans une langue différente et avec des personnages plus actualisés.

— Non, je ne dirais pas. Si on cherche à placer cette jeune littérature dans un cadre quelconque, il faut le chercher dans le cadre de la littérature moderne mondiale. On peut y trouver l'influence de Faulkner ou d'Hemingway ou de Camus et de Sartre, mais pas du tout, presque jamais, l'influence d'un certain Bialik ou d'un autre qui était parmi les plus grands écrivains d'expression hébraïque d'il y a trente ou soixante ans.

C'est au niveau des préoccupations, alors, et probablement de la culture.

— Oui, c'est ça.

On peut dire qu'il y a une culture nouvelle, par rapport à ces juifs qui émigraient ici, en Palestine, et qui n'étaient pas à proprement parler israéliens.

— Tout à fait. A la rigueur, on peut toujours trouver, si l'on ne trouve pas du moins l'on cherche, des relations très

nuancées d'état d'esprit. Dans une certaine mesure, on peut y croire parce que, effectivement, on est toujours à la recherche de son identité nationale. Donc, nous avons toujours le grand problème : qu'est-ce qui fait un Israélien ? Comme en Amérique, d'ailleurs, dans le temps, on se demandait : qu'est-ce que c'est qu'un Américain ? Jean de Crèvecoeur, par exemple, ce Français qui est venu aux Etats-Unis au XVIIIe siècle et qui s'est posé cette question et qui parlait déjà, à ce moment-là, de l'existence, de la réalité d'un nouveau type d'américain qui n'était plus européen. Cela a duré 150 ans, peut-être davantage, jusqu'au moment de la *lost generation*, après la première guerre mondiale, alors qu'on pouvait commencer à parler d'un vrai américain qui s'exprime littérairement ou artistiquement. Ici, le processus n'est pas du tout achevé. Et il y a pas mal de gens, surtout à la suite de la catastrophe de la juiverie européenne, qui ne sont pas tout à fait à l'aise. Ils se posent des questions : « si je suis israélien est-ce que ça veut dire que je ne suis plus un juif, et si j'admets cela est-ce que je ne suis pas un traître envers cette longue histoire de sacrifices et de tragédies ? ».

Est-ce qu'on remarque ces tendances-là à l'intérieur de la littérature actuelle ?

— Oui, et comment ! Il y a des discussions assez lamentables tout le temps. Parce qu'il y a des gens, comme moi par exemple, qui disent carrément : voilà, c'est rompu ; il y a quelque chose de tout à fait nouveau qui commence ici, on peut se sentir raccroché, dans une mesure ou une autre, à l'expérience juive ou à l'expérience tchécoslovaque, à l'expérience canadienne, mais en même temps il faut se rendre compte qu'il s'agit d'une création nouvelle, d'une nation nouvelle. Il y en a qui se sentent à peu près du même avis mais qui ne peuvent pas l'admettre, même envers eux-mêmes. Parce que quand même ça représente des tas de problèmes, même sur le plan social, idéologique, sur le plan de la réalité quotidienne, sur le plan des relations avec vos parents, votre famille ici ou bien à l'étranger. Donc ce n'est pas quelque chose qui va se résoudre d'ici dix ou quinze ans.

Est-ce qu'on pourrait parler d'une perte du sentiment religieux des juifs d'autrefois en faveur d'une idéologie nationale nouvelle ? Est-ce que ça pourrait décrire un peu ce qui se passe actuellement ?

— Oui, mais c'est toujours nuancé et, assez rarement, carrément présenté. Il y avait il y a quinze ou vingt ans un groupe qui s'appelait les Cananéens auquel moi-même j'appartenais et qui se déclarait carrément et positivement là-dessus. Ils disaient : nous appartenons à ce pays, nous sommes un noyau d'une nouvelle nation, la nation hébraïque renouvelée ou régénérée mais quand même une nation nouvelle, comme l'Amérique ou comme l'Australie, comme le Brésil, même l'Algérie. Comme si un jour les Egyptiens, par exemple, disaient : voilà, nous rompons avec le monde arabe, nous rompons avec l'Islam, nous nous proclamons une nation réincarnée, la nation égyptienne classique, si vous voulez. C'est ce qui est arrivé en Turquie qui a rompu avec l'Islam, avec ses relations arabes, qui s'est déclarée une nation séculière laïque une unité nationale se basant sur la terre, sur l'histoire de la terre. Dès qu'on parle de l'histoire du pays, qui a quand même un apport assez important à la création artistique, alors l'histoire du pays se présente comme un ensemble. Donc ce n'est pas seulement la Palestine juive ou hébraïque, c'est aussi la Palestine des croisés, la Palestine musulmane, la Palestine chrétienne, tout l'ensemble, on l'admet, on l'accepte, on s'y base. Là aussi, il y a des réactions nuancées là-dessus : la vieille génération est tout à fait contre ; elle aurait plutôt continué à éduquer la jeune génération sur les valeurs du judaïsme classique, sur l'idéologie sioniste, mais je crois que la réalité quotidienne, surtout depuis la guerre des Six Jours, fait que de plus en plus on va se lancer dans ce cadre, quoiqu'on l'admette ou non, ça sera toujours de plus en plus des tendances locales, des tendances indigènes, autochtones qui auront leur mot à dire.

Comment le mouvement cananéen s'est-il manifesté en littérature au cours des quinze dernières années ?

— Il s'exprimait surtout en poésie, un peu dans la création artistique, l'art plastique, un peu dans la prose. Quant

à la poésie, ça se voyait surtout par les rapports intimes avec le passé tout ancien du pays, c'est-à-dire le passé pré-biblique. On cherchait des valeurs, des liens avec le passé, le passé même païen du pays.

Est-ce que c'était par une sorte de sentiment anti-religieux à l'époque ?

— Ça faisait partie intégrante de l'ensemble.

C'était un abandon du judaïsme traditionnel ?

— Oui. Pour souligner ce défi à la religion traditionnelle on s'approchait du passé pré-biblique et pré-monothéiste même. C'est pour ça qu'on les appelait les Cananéens, parce que les Cananéens étaient évidemment des païens. Et dans la prose, ça s'exprimait surtout par l'intérêt aux valeurs universelles d'un côté, et aux valeurs locales du pays, un grand intérêt pour la population arabe, par exemple, du pays : une certaine affinité avec les gens qui ont été là depuis toujours. Mais je dirais aussi que c'est surtout sur le plan négatif que ça se voit le plus clairement parce que dans la littérature d'autrefois et même dans la littérature de certains jeunes gens qui sont nés ou ont été formés dans le pays, il y a toujours quand même la tendance à se fonder sur le patrimoine judaïque, tandis que dans cette littérature-là, il ne reste aucune trace de tout cela.

Est-ce que vous croyez que c'est à partir de ce moment-là qu'il y a eu ce qu'on est convenu d'appeler la recherche d'une identité nationale ?

— Tout à fait. Mais je trouve que même les efforts qui sont contraires à ces tendances font partie de cette recherche commune de l'unité nationale, et ça s'exprime dans la politique aussi, même dans l'idéologie quoique sioniste qui évolue quand même mais dans laquelle vous trouvez aussi des effets très marqués de cette recherche. Et il y a pas mal de gens, même des intellectuels qui vous diront que voilà, tout ça c'est très juste et c'est très bon, mais il faut reporter ça encore à trente ans parce que pour le moment, on doit quand même se référer au judaïsme international, au judaïsme mon-

dial pour avoir des fonds, de l'argent, etc., etc. et un appui politique. Mais dans vingt ans quand on sera six ou sept millions dans le pays, alors on s'en foutera complètement, et dès ce moment-là il y aura une vraie différence, admise par tout le monde, soit par les Juifs du monde, soit par les Israéliens d'ici. Mais voilà ; il y a déjà cette unité nationale nouvelle avec ce qui importe de littérature, de culture, de vie spirituelle.

Est-ce que vous êtes prêts actuellement à ajourner cette recherche-là à plus tard ?

— Je ne crois pas que ce soit possible. La recherche va continuer, ces protestations vont faire toujours partie de cette recherche, ces discussions, ces disputes, tout ça fait partie de cette recherche. Vous avez eu le même phénomène en Amérique. Au XIXe siècle, Henry James est allé en Angleterre et se foutait de tout ; Cooper était tout à fait de l'autre côté, et il y avait Edgar Poe qu'on ne savait pas où placer, et puis ça a continué jusqu'à justement la *lost generation*. Cela se passe aussi en Australie. Par exemple, je viens de voir un volume de poésie qui s'appelle Australasian Poetry. C'est l'Australasie, ce n'est pas britannique, ce n'est pas anglais, c'est Australasien.

La recherche de l'identité nationale israélienne pourrait s'insérer dans le Proche-Orient plutôt que dans l'Occident. Est-ce que c'est réaliste de penser ainsi, compte tenu de la situation politique actuelle ?

— Ah oui, je crois que la situation politique actuelle, surtout depuis 1967, nous a bien lancés dans cette voie-là. D'une certaine façon ça nous ramène aux années d'avant, c'est-à-dire aux années du mandat britannique où vraiment le pays faisait une unité, où un type né ici vivait avec les Arabes, il respirait l'atmosphère orientale quoique en gardant ou en cherchant à garder sa propre identité. Puis, il y a eu une coupure assez pénible pendant vingt ans et puis après, dès le moment de '67, de la victoire, on a retrouvé l'ensemble du pays, l'ensemble de la population, l'ensemble du folklore. Et dès ce moment-là vous avez pu voir, même dans

les rues de Tel Aviv, un grand pourcentage de jolies jeunes filles qui portaient les robes brodées traditionnelles des femmes arabes du pays. Il y a une nostalgie énorme pour ce passé qui était vraiment tombé il y a vingt ans. Il y a aussi l'apport de la population arabe qui actuellement est sous la domination israélienne ; on sent déjà pas mal de phénomènes de rapprochement entre les deux populations du pays, ce qui fait que les gens sont plus conscients qu'avant de leur mission orientale ou de leur vocation moyen-orientale.

Par contre, les dirigeants politiques, eux, refusent de reconnaître l'Etat d'Israël, en même temps que les dirigeants israéliens refusent de reconnaître la réalité palestinienne. Est-ce que vous voyez le jour où — et on ne déborde pas de la littérature pour autant — il sera possible pour les Palestiniens et Israéliens de vivre côte à côte sans les problèmes que l'on connaît actuellement.

— Oui, tout à fait. Parce que, à mon avis, on ne pourra pas trop ajourner le jour où Israël devra se décider sur l'intégration complète de la population arabe, c'est-à-dire devenir une société vraiment ouverte, pas seulement envers les Juifs, les émigrants juifs du monde entier, mais aussi envers les habitants du pays.

Est-ce qu'il y a une vie littéraire palestinienne, et des échanges avec vos groupes ?

— Oui, je crois. Il y a par exemple un journaliste qui est aussi écrivain arabe ; il avait 16 ans au moment du début de l'Etat d'Israël ; il a publié il y a dix ans un roman écrit en hébreu. Et après lui, il y a pas mal de journalistes qui ont contribué régulièrement à la presse israélienne, à la presse hébraïque en écrivant en hébreu. Et moi-même dans KESHET je reçois de temps en temps des textes écrits en hébreu, par des musulmans, par des chrétiens, des arabes du pays. Là aussi ça va s'accroître. Si ce n'est pas encore assez sensible, c'est parce que la politique du gouvernement était de garder surtout l'autonomie culturelle, spirituelle et religieuse des Arabes, ce qui est très bien en principe mais, en pratique, ce que ça a donné : la ségrégation plutôt que l'inté-

gration. Tandis qu'ici, si vous allez dans les rues de Jérusalem, vous avez déjà ces mélanges de peuples où on ne pourra pas, à longue échéance, sauvegarder le caractère traditionnellement juif, il faudra devenir ouverts vers la population de l'autre côté qui n'est plus de l'autre côté, qui est mêlée à nous. Le fait social d'avoir en ce moment quelque 40,000 ouvriers arabes à Jérusalem et ailleurs qui travaillent à la construction, qui font un peu de tout, qui se lancent même dans l'industrie légère, fait éclater cette économie restreinte et close qu'on avait avant '67. Et je crois que ça va avoir des répercussions sur le plan littéraire.

Est-ce que ce ne sera possible que dans la mesure où les religions tant musulmane que juive ne s'opposeront plus pour créer un état qui ne soit ni juif ni musulman, mais un état laïc ?

— C'est ce que je pense qui va arriver.

Mais en même temps, est-ce qu'on n'assiste pas actuellement à une sorte de renouveau religieux en Israël ?

— On ne peut pas dire qu'on y assiste. Il y a eu un certain renouveau grâce au fait même qu'on a retrouvé le patrimoine physique de la religion juive dans la vieille ville de Jérusalem, le mur des lamentations, le site de l'ancien temple. Mais tout ça je crois est éphémère ; c'est temporaire, ça va ajouter quelque chose à cette grande discussion de base, mais à la longue je ne vois pas comment cette population qui est fondamentalement laïque peut-être plus que partout ailleurs pourrait se faire imposer un caractère religieux.

Quelles sont actuellement les diverses tendances qu'on pourrait relever dans la littérature israélienne ?

— Il y a cette tendance générale dont on a parlé déjà : la recherche de l'identité. Mais pour parler de groupe précis, je crois que c'est un peu dépassé. Il y a vingt ans, par exemple, au moment où ce groupe de Cananéens était assez remarqué, il y avait aussi le groupe marxiste qui était très fort. Il y avait aussi le groupe traditionaliste. En ce moment, il n'y en a plus. Les Cananéens ont apporté leur contribution, mais

ce n'est plus un groupe formel. Les traditionalistes sont biologiquement épuisés. Les marxistes, à cause de la déstalinisation, il n'en reste presque rien. Vous trouvez plutôt un mélange de tendances. Dans le temps, par exemple, c'était très marqué : quand un type appartenait à un groupe quelconque, il ne pouvait jamais être admis dans un journal d'un autre groupe. Tandis que maintenant vous trouvez un ex-communiste qui écrira dans le journal le plus à droite. Par contre, un type qui était anathème pour les bons marxistes d'autrefois va publier dans un journal quasi-communiste. Donc, tout cela est effacé, il n'y a que les individus qui cherchent, qui continuent leurs recherches personnelles, sociales, intellectuelles. On peut dire à la rigueur que la revue KESHET, la revue que je dirige, représente tout ce qui est valable dans la jeune création du pays à cinquante pour cent. En ce qui concerne la littérature périodique, on peut dire que KESHET représente donc la génération autochtone dans sa recherche à la fois littéraire formelle et aussi intellectuelle et nationale.

Vous êtes le directeur d'une revue littéraire qui s'appelle KESHET — c'est-à-dire L'ARC — et qui paraît, à Tel Aviv, quatre fois par année. KESHET, au fond, qu'est-ce que c'est ?

— Le mot signifie *arc-en-ciel* ou *arc* tout simplement, ce qui signifie justement qu'il n'y a pas de tendances closes, qu'il n'y a pas de porte close, on y invite presque tout ce qui est valable, à notre avis, parmi les jeunes et les moins jeunes. D'autre part, L'ARC va aussi donner quelques flèches, de temps en temps.

ARC-EN-CIEL donc pour la diversité des écrivains qui sont publiés et ARC pour la critique ?

— Oui. C'est-à-dire qu'on essaie, sans être trop hostiles aux autres tendances qui existent dans le pays, de souligner que nous représentons quelque chose de différent. Ça s'exprime surtout dans l'absence de certains thèmes, de certains sujets ; si dans d'autres revues on peut trouver beaucoup d'écrivains, beaucoup d'essayistes qui parlent de l'histoire du judaïsme, etc. chez nous, on n'en trouve pas. Notre point de

vue est que, si, à la rigueur on a besoin d'en parler, on a toutes les autres revues, on a toujours la presse générale pour en discuter et on s'en occupe assez largement. Nous nous consacrons à des problèmes plus universels.

Vous parlez d'autres revues mais il n'y a pas tellement de revues littéraires israéliennes.

— Pas tellement, mais ce qui est important et assez significatif de la vie littéraire de ce pays, ce sont les suppléments littéraires du vendredi, parce que le vendredi c'est-à-dire le jour du Sabbath, on a des journaux volumineux et dans chaque journal il y a un supplément littéraire et là vous trouvez des contes, des *short-stories*, des poèmes, des critiques d'art, des critiques littéraires.

Donc, de certains journaux qui appartiennent, eux, en grande partie, à des partis politiques.

— Oui. Et s'il n'appartient pas à un parti politique, il appartient aux dirigeants, à l'idéologie régnante du pays, au sionisme. D'une tendance ou d'une autre. Dans notre revue, nous nous occupons beaucoup de mouvements d'esprit, de mouvements sociaux dans le Moyen-Orient. Il n'y a jamais un numéro de cette revue qui ne contient pas quelque chose, un certain traitement de sujets moyen-orientaux : la littérature arabe, les mouvements intellectuels dans le monde arabe, les minorités non-arabes dans le monde arabe, etc.

Sous forme d'essais, alors.

— Oui. Et puis on s'occupe aussi des influences mondiales, occidentales et autres, dans la région. Alors là aussi c'est une certaine spécialisation de cette revue qui cherche à mêler dans les préoccupations littéraires ces préoccupations régionales.

Est-ce que c'est politique ?

— Dans un certain sens, je crois bien que c'est la politique même, mais, puisque c'est une revue trimestrielle, on ne s'occupe pas de l'actualité, mais des tendances de base qui agissent sur la région et qui subissent des influences outre-régionales. Nous avons consacré deux numéros à la littérature

moyen-orientale : une première fois, il y a sept ou huit ans, le numéro portait sur les littératures arabe, turque et persane, et, il y a un an, sur la littérature arabe d'après la défaite de '67. On y a publié des traductions de textes poétiques en prose et des analyses faites par des experts locaux pour montrer les effets sur l'esprit arabe, à longue échéance, de cette défaite de '67. Vous voyez là un peu la différence entre cette revue et toutes les autres revues, tous les autres journaux. Petit à petit on en arrive à avoir sensiblement influencé l'opinion des jeunes intellectuels du pays.

Quelle est la part que vous faites à la création littéraire proprement dite par rapport aux essais, à l'intérieur d'un même numéro.

— Nous avons à peu près 40% de contes de jeunes écrivains locaux, de poésie ; et puis des essais pas tout à fait littéraires, et des essais littéraires ; et puis toujours, comme je viens de le dire, des recherches sur la région. On a aussi des critiques de la production littéraire.

Chez vos jeunes écrivains, y en a-t-il que vous avez lancés et qui, depuis une dizaine d'années que vous existez, sont maintenant devenus des écrivains relativement connus, en tous cas, connus ici en Israël, et qui ont continué de publier ?

— Oui, tout à fait. Il y avait justement des jeunes gens qui avaient dix-huit, vingt ans au moment où KESHET a commencé, qui ont été découverts par KESHET et qui ont fait leurs premiers pas à KESHET ; il y a même, parmi les trois collaborateurs qui sont mes amis dans la rédaction, deux qui ont été quasi formés par KESHET. C'est un phénomène qui a aussi son poids, ça a son effet. Ce qui fait que KESHET actuellement est considérée comme le porte-parole de la jeune littérature hébraïque. Il y en a parmi eux qui ont été traduits en anglais, en français. Il y a Yehoshua, par exemple, qui a publié un recueil de ses contes en Amérique, chez Doubleday il y a moins d'un an. Il y a Amos Oz, qui a aussi commencé à KESHET et qui vient d'être publié en Angleterre et chez Calmann-Lévy à Paris ; on parle déjà d'une autre traduction en Amérique. Il y en a pas mal d'autres qui ont

aussi été publiés en diverses langues. Dès que quelqu'un d'un autre pays s'intéresse à la littérature, à la jeune littérature d'ici, il commence par s'informer de KESHET et des écrivains qui y publient leurs textes. Je veux aussi ajouter, par exemple, qu'on a publié un numéro spécial sur la littérature allemande d'après-guerre. C'était en '67, ça a paru assez drôlement le 5 juin '67 : par hasard c'était au moment de la guerre. On se disait que c'était foutu, qu'à ce moment-là personne n'allait s'occuper de littérature et surtout de littérature allemande d'après-guerre. Mais ce fut un grand succès : justement il y avait tous ces jeunes officiers, les jeunes combattants qui trouvaient un grand intérêt tout à coup à ces problèmes qui leur paraissaient semblables à ceux qui se posaient à eux. Là aussi c'était quelque chose que personne n'aurait osé faire dans le pays, à cause de cet abîme qui séparait, depuis la guerre mondiale, les gens d'Israël et d'Allemagne. Il faut aussi ajouter que j'ai déjà consacré la moitié d'un numéro à l'Allemagne, en 1961, ce qui était encore plus osé. Après, on a consacré un numéro spécial à la littérature autrichienne d'aujourd'hui. Là aussi c'était quelque chose dans le même genre : exprimer cette position que nous tenons de nous rapprocher du monde extérieur sans tenir compte des fossés qui existent entre la pensée juive, l'expérience juive et telle ou telle nation, tel ou tel élément du monde.

Vous continuez de recevoir sans doute des textes de jeunes auteurs qui n'ont pas nécessairement publié de recueils de poèmes ou de romans. Est-ce que vous notez, maintenant, une différence entre ceux qui ont vingt ans et vous envoient aujourd'hui des textes par rapport à ceux d'il y a dix ans qui ont commencé à KESHET ? Est-ce qu'il y a une différence de nature dans les textes ?

— Oui, une différence bien sensible. D'une façon générale, on peut dire que les tout jeunes sont beaucoup plus directs que ceux d'il y a dix ans. Ils sont beaucoup moins recherchés, ils sont beaucoup plus personnels ou individualistes. Et en même temps, ils s'occupent beaucoup moins des questions humanistes ; ils sont moins intellectualisés, ils sont d'expression plus concrète. Ils sont plus existentialistes. C'est

largement le résultat du fait que ces gens-là font leur service militaire actuellement ou viennent de le faire. Ils ont vu du sang et du feu, ils ont entendu beaucoup de canons. Même les générations de '48 n'ont pas eu ces expériences, parce que c'était plutôt du boyscoutisme, sanglant peut-être, mais c'était assez primitif, tandis qu'ici c'est de la vraie guerre. Même la guerre d'usure le long du canal de Suez pendant deux ans, jusqu'au cessez-le-feu, c'était très tangible. Ça se voit.

Est-ce qu'ils sont aussi politisés ou politisés de la même manière ?

— Non, ils sont politisés mais, comme je viens de le dire, ils sont beaucoup plus existentialistes. Ils ne veulent pas entrevoir les choses, ils veulent les voir directement, en face.

Mais ça se manifeste comment ce néo-existentialisme-là par rapport à la forme littéraire et au contenu ?

— Quant au contenu, il y a un pourcentage assez important d'expériences vécues pendant ou aux alentours de la guerre, y compris les contacts avec la population réprouvée ou la population dominée par Israël en ce moment. On parle beaucoup de la mort, de la mort des copains, des dangers subis, courus. Mais à part ça, il y a aussi un manque de jolis mots, on s'occupe très peu de mots, de paroles, de la beauté de l'expression. Beaucoup moins que ces prédécesseurs qui font partie de la génération des débuts de KESHET. Enfin, on a le sentiment qu'ils cherchent en chaque mot les noyaux, quelque chose de nucléaire — la recherche nucléaire, pas dans le sens scientifique évidemment. Ils ne veulent pas, ni d'une façon ou d'une autre, de nuances ; ils ne veulent pas de façons, ils veulent la chose, telle quelle.

Est-ce que vous les trouvez belligérants ou pacifistes ?

— Ça dépend, selon les cas. Il y a des pacifistes, il y a des belligérants, il y a des rancoeurs déclarées, il y a des souffrances déclarées, il y a de tout. Mais ce qui est commun à tous, c'est ce genre de voir les choses directement, en face.

Est-ce que ça devient plus anecdotique que les textes antérieurs ?

— Non, je ne crois pas. Au contraire, ça devient plus philosophique parfois. Mais toujours en se gardant, en se méfiant des gros mots, des grands mots.

Comment voyez-vous l'avenir de cette littérature-là ?

— Je suis très optimiste. J'ai le sentiment que la vie culturelle de ce pays passe une étape qui est plus ou moins élisabéthaine. Sous la première reine Elisabeth, les Anglais étaient une petite population — deux millions et demi environ, à peu près comme Israël aujourd'hui — qui, grâce à certaines circonstances géo-politiques et historiques, se sont trouvés tout à coup une nation très importante, dans leur région du moins, avec un Shakespeare et tous les autres. Ils se sont sentis devenir importants dans le monde. J'ai le sentiment, depuis '67 surtout, après que la guerre et la victoire sont venues, après une période de décadence complète dans la vie morale, même économique du pays, alors qu'on se sentait vraiment en deça de tout espoir ou presque, tout à fait déprimés, alors tout d'un coup, ça a été l'élan de la victoire qui continue. Il y a un essor immense dans le théâtre, dans la littérature, dans la poésie, dans l'art. Sans parler de l'industrie électronique évidemment. J'ai le sentiment qu'il y a quelque chose de grand et de valable qui est en train de se créer, et que je ne vois pas du tout s'encadrer dans le monde des valeurs judaïques.

(Propos recueillis par André Payette)